

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Revue Politique et Littéraire

LE RÉVEIL**POLITIQUE—LITTÉRATURE—THEATRE—BEAUX-ARTS**

VOL. 4

MONTREAL, 28 MARS 1896

No. 81

SOMMAIRE

Remerciements, *La Direction*.—Une Façade Typographique, *Fureteur*.—Le Rev. Père Tripiér, *Canadien-Français*.—Assistance Publique, *Caritas*.—Mélusine, *Jean Lorrain*.—Races Latines, (du *Journal*), *François Coppée*.—Chronique Musicale, *Rémy*.—Les Prédicateurs d'autrefois et d'aujourd'hui, *Victor du Bled*.—Piémont contre Italie, *Juliette Adam*.—Poète Paul Verlaine, *Fr. Paulhan*.—Les travailleurs de la mer et les œuvres de mer, *Dr. Bonafoy*.—Feuilleton du RÉVEIL: Rome, (*Suite*) par *Emile Zola*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal. Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du RÉVEIL,

Boîte 2184,

Montréal

NOS REMERCIEMENTS

L'offre qui vient d'être faite au nom d'un groupe de nos amis, qui demandent d'augmenter le nombre de pages du RÉVEIL à 24, est sérieusement mise à l'étude. Cependant, on ne doit pas oublier une chose : C'est que si les moyens pécuniaires sont faciles à trouver, il n'en est pas de même de la rédaction, qui doit être très variée dans une publication du genre de la nôtre. Qu'on ajoute encore trois ou quatre écrivains à la liste déjà fournie, et une dizaine de noms de *zélés*, pour parler le langage ecclésiastique, la question sera vite résolue.

LA DIRECTION.

UNE FAÇADE TYPOGRAPHIQUE

Vindex un collaborateur nouveau, nous adresse une *Façade* très intéressante sur l'établissement et le fonctionnement d'une imprimerie dans l'un des quartiers populeux de notre bonne ville. Nous verrons à ce qu'elle ne passe pas inaperçue. La méthode d'obtenir des contrats est surtout intéressante.

FURETEUR.

LE REV. PERE TRIPIER

C'est la première fois qu'il nous est donné d'entendre un prêtre français, de France, spécialement venu parmi nous pour prêcher une mission, affirmer que, contrairement aux dénunciations de tous nos journaux, de tous nos castors et de tous nos jésuites, au propre comme au figuré, la France est toujours catholique, et essentiellement catholique.

C'est dans une conférence donnée mercredi soir au Cercle Ville-Marie, que le Rev. P. Tripier, de l'ordre des Frères prêcheurs, a éloquemment détruit cette légende absurde qui fait ici de la France le repaire des prêtresphobes.

Pour bien juger de l'état de la religion en France, il faut se débarrasser de tous les préjugés qu'une foule de gens, ecclésiastiques ou laïques, sèment parmi nous, consciemment ou inconsciemment. Il ne s'agit pas d'en référer uniquement aux journaux ultramontains dont la fonction, plus politique que religieuse, est de ravalier toutes les institutions républicaines aux yeux de leurs dévots lecteurs, et d'entraîner ceux-ci dans la révolte contre les autorités, à l'aide du spectre de l'Ante-Christ qu'ils agitent constamment et dont ils se servent comme d'un épouvantail.

Cette manœuvre n'a pas grand succès en France, mais il semble que chez nous on accepte trop facilement ces déblatérations systématiques.

C'est ce que le Rev. P. Tripier a donné à entendre lorsqu'il a dit à son auditoire charmé, que l'impiété, quoique vive et implacable, n'avait, en France qu'un nombre restreint de partisans.

L'immense majorité des Français est catholique, pratiquant la religion.

Le nombre des enfants qui ne sont pas baptisés, à dit le conférencier, est insignifiant, et les mariages ou les enterrements civils sont excessivement rares. Ce qui peut laisser croire le contraire, c'est le bruit que font autour de ces manifestations les quelques imbéciles qui s'y livrent. On dit que la religion est morte en France, a ajouté le Père Tripier, mais regardez donc cette armée innombrable de religieux et de religieuses qui tous s'intéressent à l'enfance et dirigent l'éducation de la jeunesse ; ces collègues, ces lycées qui

demandent des aumôniers, avides qu'ils sont d'instruction religieuse.

Partout où vous allez dans les rangs de la classe ouvrière, de la bourgeoisie ou de l'aristocratie, vous y retrouverez l'action bienfaisante du clergé contrairement à ce que disent des grincheux ignorants.

Plus loin, le Rev. P. Tripier a déclaré que malgré l'influence secrète de la Franc-maçonnerie, la persécution des gouvernements, les attaques de la presse pornographique, les vains efforts des Juifs, l'âme et le cœur de la France ne sont pas entamés ; l'un et l'autre restent profondément catholiques.

Ce qui peut tromper les esprits superficiels, c'est que les Français ont horreur du pharisaïsme qui, par malheur, est au fond de notre piété. Les catholiques français se contentent de pratiquer leurs devoirs religieux sans ostentation, sans faire étalage de leur piété. Ils ne tiennent pas plus leurs voisins au courant de leur assistance aux offices qu'ils ne leur font part des soins de propreté dont ils s'entourent.

Ce mutisme à l'égard des choses de la conscience et de la foi a pu égarer les niais qui ne recherchent que les affirmations bruyantes ; mais, en dépit de ce silence de bon goût, il faut être ou foncièrement ignorant ou de mauvaise foi, pour déclarer que la France s'est écartée de ses anciennes croyances et qu'elle a démerité du nom glorieux de " Fille aînée de l'Eglise."

Pour nous, qui aimons la France, nous sommes reconnaissants au Rev. P. Tripier d'avoir affirmé cette vérité sous l'autorité de sa parole chaude et sincère. Il a fait là une bonne œuvre en même temps qu'acte de bon citoyen ; et nous ne pouvons nous empêcher, en terminant, de comparer sa conduite avec celle du Père Montigny qui, il y a deux ans, chargé d'une mission identique à celle qui est confiée cette année au Père Tripier, a commencé ses prédications de carême à Notre-Dame, en bavant ignoblement sur son pays et sur ses compatriotes.

Le Père Montigny faisait preuve de haine et s'est aliéné tous les esprits judicieux de notre bonne ville ; par contre, le Père Tripier disant la vérité avec des accents auxquels nul ne peut se méprendre, emportera d'ici les sympathies et le respect de toute notre population.

ASSISTANCE PUBLIQUE.

M. Christophe Archambault, notaire, a communiqué à la "Presse" un projet tendant à supprimer, au moins dans de notables proportions, la mendicité dans notre ville.

Il est certain que le nombre des mendiants qui grouillent à Montréal est une honte pour nous. Une honte et une plaie sociale. La préoccupation de M. Christophe Archambault est donc légitime et mérite une sérieuse attention, quoique son projet ne paraisse pas très pratique.

Ce qu'il faut retenir de ce projet, c'est le devoir pour les autorités d'intervenir dans la question et de supprimer la mendicité. Or, cette suppression ne pourra être tentée que le jour où la ville ou le gouvernement institueront une assistance publique qui s'alimentera soit par une loterie, soit par tout autre combinaison à trouver.

Ce qui est singulier, c'est qu'une ville comme Montréal, qui possède tant de couvents et d'institutions religieuses quelconques qui prétendent n'exister que pour soulager les misères des pauvres gens, contienne tant de mendiants professionnels exerçant leur industrie avec une morgue stupéfiante, et tant de déshérités qui ne peuvent être momentanément secourus qu'à l'aide de l'emprisonnement.

Et pourtant, le budget constitué par les particuliers sous forme de dons aux couvents et autres maisons dites de charité est considérable. Si ces sommes étaient réunies dans une comptabilité unique et si l'emploi des fonds était sévèrement contrôlé, il n'est pas douteux que la mendicité et les vices qui en découlent pourraient disparaître de Montréal.

Nous ne voulons pas porter d'accusations téméraires, et nous voulons bien croire que les maisons religieuses ne se dispensent pas de secourir quelques-uns des nombreux malheureux qui succombent de froid et de faim dans quelque coin ignoré ; mais nous sommes persuadés que si l'on centralisait les services hospitaliers, si l'on créait une assistance publique dont la surveillance serait confiée à un comité composé d'hommes et de femmes choisis parmi les éléments religieux et laïque, on obtiendrait de très bons résultats.

Nous ne disons pas que les établissements religieux ne pourraient pas, à côté de l'assistance publique et officielle, exercer leurs sentiments de charité et prendre l'initiative d'un mouvement philanthropique ; au contraire, et l'on devrait les aider aussi puissamment que possible ; mais il

leur faudrait obtenir l'autorisation de solliciter des aumônes et surtout les contraindre à rendre des comptes sur l'emploi des dons qui leur sont faits pour des fins déterminées.

De cette façon, les soupçons, peut-être injustes, qui pèsent sur les établissements dits de charité, s'effaceraient complètement. Les maisons religieuses reconquerraient leur ancien prestige et la misère reculerait devant leur sublime dévouement.

L'intervention de M. Christophe Archambault, incomplète et imparfaite, sans doute, vient cependant à son heure ; et le fait de voir un organe puissant comme la *Presse* lui accorder une sérieuse attention indique que l'heure est proche où cette grave question préoccupera les autorités.

Or, la bonne volonté des pouvoirs et du public suffit pour réaliser le grand progrès dont se trouvent si bien tous les pays qui possèdent l'Assistance Publique.

CARITAS.

MELUSINE

Le superbe conte publié sans titre dans un journal parisien, par M. André Theuriet, a inspiré à Jean Lorrain le délicieux sonnet que voici :

En robe orientale, en coiffe sarazaine,
Au parapet jauni, la pâle Mélusine
S'accoude, et l'avenir est son souci poignant.

Devant l'horizon rouge, aux créneaux accoudée,
Elle songe au destin des futurs Lusignan,
Soudain prise à l'aspect de ce grand ciel saignant,
D'un vaste et morne ennui des beaux soirs de Judée.

Elle sent, triste et lasse, aux derniers rais du jour,
Venir l'heure du charme et des métamorphoses,
Et ses yeux prévenus veulent voir dans les roses
Du couchant un éternel adieu du monde à son amour.

Déjà grêle et visqueuse au sommet de la tour,
Elle voit ses bras nus verdier sous les écailles,
Et le froid du serpent la saisit aux entrailles.

Perte de temps

Nous sommes menacés de la grippe. Déjà la redoutable épidémie vient de faire une nouvelle apparition à New-York. C'est le moment pour les personnes prévoyantes d'acheter un flacon de BAUME RHUMAL. Une dose prise dès les premiers symptômes de grippe vaut tous les autres médicaments réunis ; mais il faut en avoir un flacon sous la main pour éviter la moindre perte de temps. En vente partout, 25cts. la bouteille.

RACES LATINES

du *Journal*

La crise italienne est terminée, mais, pendant sa période aiguë, certains journaux de là-bas se sont montrés pleins d'aigreur, si l'on s'en rapporte aux extraits publiés par les agences, contre la Presse française, " qui se permet — je cite textuellement — de donner des " conseils à l'Italie, " au sujet de sa politique en Afrique, et au roi, " sur les hommes qu'il devrait appeler au pouvoir."

Est-il possible que l'opinion soit faussée à ce point, au-delà des Alpes, et qu'on réponde ainsi au cri unanime de sincère sympathie qui s'est échappé, en France, de toutes les poitrines, à la nouvelle du désastre d'Adoua ?

Je ne sais, pour ma part, rien de rien en politique, et je n'ai même pas la manie, assez répandue, de bouleverser la carte d'Europe, après dîner, au moment du café et des cigares. La Triple-Alliance est-elle ébranlée par la défaite du général Baratieri et de son armée en Abyssinie, et ce tragique événement est-il ou non favorable aux intérêts français ? Je n'en sais rien. Je laisse les Calchas diplomatiques se poser ces graves questions et lancer leurs douteuses prophéties.

Il me semble, en gros, que les guerres lointaines et les chimères coloniales ne valent pas mieux pour les Italiens que pour nous-mêmes, et que Crispi — qui me dégoûte, d'ailleurs, comme renégat et comme ancien révolutionnaire devenu le serviteur d'un roi et l'ami d'un Bismarck — est un mauvais génie pour son pays.

Mais que le fils de Victor-Emmanuel s'obstinât à écouter son funeste ministre, qu'il voulut mobiliser toutes ses troupes pour les envoyer en Erythée et qu'il risquât sa couronne dans cette terrible aventure, tout cela, en somme, tous était assez indifférent à nous, Français.

Ce que je sais bien, par exemple, ce dont je suis sûr, c'est la secousse de pitié que j'ai reçue au cœur en apprenant l'issue fatale de la bataille d'Adoua, c'est ma douleur instinctive en présence de l'affreuse disgrâce qui frappe une nation latine.

Je l'ai déjà dit et je le répète. Le peuple Italien et le peuple français sont comparables à deux frères que de malveillants voisins ont brouillés depuis longtemps. Mais ce sont des frères. Que le malheur accable l'un d'eux ; tout de suite, l'autre accourt, les bras ouverts et sans même se souvenir de la vieille querelle.

C'est le touchant spectacle que donne, en ce moment, l'opinion en France, et je me suis réjoui, tous ces jours-ci, en lisant nos journaux et en n'y découvrant nulle part le hideux ricanelement de la rancune satisfaite, la honteuse explosion d'une joie mauvaise. Devant un revers si cruel, subi par les Latins, notre sang — qui est le même que le leur — s'est ému. Mon Dieu, oui ! La voix du sang, comme dans des mélodrames ! Elle existe, et nous venons de répondre à son appel. Oubliant bien des actes d'ingratitude, bien des actes d'ingratitude, bien des offenses, bien des provocations, nous n'avons vu qu'une chose, c'est que l'Italie souffrait et saignait, et nous lui avons adressé notre sympathie fraternelle.

Je ne veux pas croire qu'elle la repousse. Je ne veux pas écouter les échos qui répondent par des paroles maussades et irrités au cri généreux que vient de pousser toute la France. Jusqu'au bout, je garderai cet espoir si chimérique, ou du moins, si peu vraisemblable qu'il soit, que deux peuples de même origine, de même race, ayant le même génie, le même idéal, se réconcilient un jour et marcheront la main dans la main.

Des rêveurs nous montrent sans cesse dans quel éloignement, hélas ! — la fraternité universelle. Ne pourrions-nous pas commencer par vivre en bonne intelligence avec nos proches parents ? Les peuples latins — quelques barrières politiques et économiques qui les isolent les uns des autres — voilà notre famille étroite. Ce qui les touche nous touche ; ce qui les blesse nous blesse.

Pour moi, j'éprouve ce sentiment au suprême degré. et, de même que je souffre, pour l'Italie, du désastre d'Adoua, je m'indigne aussi de l'insoutenable prétention des Américains d'intervenir dans les affaires d'Espagne en reconnaissant comme belligérants les rebelles de Cuba. Je suis même un peu surpris, je l'avoue, de l'indifférence avec laquelle a été accueillie en Europe la

cynique manifestation des politiciens de Washington. On assure que le président Cleveland va mettre bon ordre à tout cela ; mais le scandale n'en subsiste pas moins.

Il n'y a pas à examiner si les insurgés de Cuba ont eu des motifs légitimes d'aller aux armes. La question n'est pas là. Je suppose, pour me faire mieux comprendre, qu'un soulèvement se produise demain dans notre Sud-Algérien. Que dirions-nous si l'Allemagne et l'Angleterre approuvait, par un vote public, les actes de guerre des Arabes révoltés et leur offrait aide et protection ? Vous voyez d'ici quelle serait notre fureur contre cet attentat au droit d'une nation d'être maîtresse chez elle, contre ce viol de toutes les traditions internationales. L'intervention des Etats-Unis dans les événements de Cuba ne serait pas moins monstrueuse et elle donnerait, de plus, vu l'état de relative faiblesse de l'Espagne, le spectacle d'un odieux abus de la force.

Sans doute, la plupart des journaux du Vieux-Monde ont protesté contre le vote du Parlement américain, mais trop faiblement, m'a-t-il semblé. Ils n'exprimeront jamais leur réprobation avec assez d'énergie ; et—pour ne parler que des nôtres—cela vaudra mieux que d'encombrer leurs colonnes des creux discours et des harangues pleines de vent qui ont plu à verse, pendant son dernier voyage, sur l'infortuné Président de la République.

Peuples latins, peuple latins, prenez garde à vous ! Cessez de vous épuiser en vaines rivalités, soyez amis, formez une solide alliance, il en est grand temps. Car vous présentez plus d'un symptôme alarmant. Les Italiens en Afrique, les Espagnols aux Antilles sont bien lents et ont bien du mal à accomplir leur besogne. On prétend, peuples latins, que vous êtes en décadence, et certainement, vous êtes vieux, les plus vieux de la vieille Europe, et très fatigués. La France elle-même, qui est encore la plus solide, n'offre que trop de signes de caducité. Peuples latins, trêve aux discordes stériles, aux révolutions décevantes dont toutes les promesses finissent par faire banqueroute et au bout desquelles il n'y a pas un malheureux de moins.

Vous êtes enviés de toutes parts, enfants gâtés de l'univers, fils des pays où le soleil est si doux, où la vigne mûrit, où le vin verse à tous l'éloquence et le courage. Vous êtes enviés et vous êtes menacés, et sachez-le bien, pas seulement à l'Est, du côté des antiques invasions. Non, un autre orage se prépare, lointain encore, mais qui fondra sur vous tôt ou tard, et par le chemin ordinaire des orages, par l'océan.

Tout récemment, dans une ville maritime, j'ai vu jeter à la pelle, sur les pierres du quai, comme du sable, le blé d'Amérique ; et il y avait là trois grands navires qui en étaient pleins. Malgré les gros tarifs, le Nouveau-Monde nous en inonde ; et bientôt, si l'on ne veut pas que les plaines de la Beauce ou de la Lombardie redeviennent des landes, il faudra fermer nos ports à ce blé à vil prix et le repousser comme s'il était empoisonné de typhus et de fièvre jaune. Et après le blé, ce sera la viande que nous apporteront les steamers frigorifiques ; et nous les chasserons à leur tour pour que nos pâturages ne tombent pas en friche. Et peut-être alors l'âpre Yankee nous enverra-t-il des cuirassés pour démolir nos douanes à coups de canon et nous imposer les produits de son énorme continent. Car on travaille trop, et dans un sol trop riche, de l'autre côté de l'Atlantique.

Quand elle éclatera, la guerre commerciale,— bien sûr que ce n'est pas pour demain, mais que sait-on ?—quand ils découvriront la mer, les marchands envahisseurs, vous recevrez le premier choc, races latines, peuples de l'Ouest, gardiens des côtes et, alors, il faudra quand même vous unir. Ah ! pourquoi ne pas le faire dès aujourd'hui, conjurer d'avance le danger et vivre heureux entre vous en associant vos richesses ?

Dieu me pardonne ! voilà que je me laisse aller après ce que j'ai dit, au début de cet article, à faire de la pythonisse et à rendre des oracles. Excusez-moi. Si je me donne ce ridicule, c'est que je suis vraiment un peu troublé par ce méchant journal romain qui croit que, dans la généreuse France, on est capable de se réjouir du malheur d'autrui, et qui s'obstine à semer la haine entre deux nations faites pour s'aimer.

CHRONIQUE MUSICALE

Un bon point pour les canadiens-français. Il y a déjà longtemps qu'ils le méritent, mais nous préférons attendre, avant de le leur décerner, qu'ils aient fait preuve de persévérance dans leur démonstration.

Il s'agit de leur assistance régulière et fidèle aux concerts symphoniques du Windsor. L'an dernier, ces concerts n'étaient guère fréquentés que par l'élément anglais, et ce n'était pas sans peine que nous constatons le dédain des nôtres pour ses belles manifestations artistiques.

Avant la fin de la saison, un noyau important de canadiens avaient pris le chemin du Windsor, et cette année nous constatons avec un plaisir sans mélange que le nombre des auditeurs français a grandement augmenté et qu'il se maintient avec une fidélité rassurante.

C'est un excellent indice des progrès artistiques qui se sont accomplis ici, et c'est en même temps un signe certain de l'émancipation artistique et intellectuelle dans le sens du Beau.

Le concert de vendredi dernier a été plus brillant que les précédents, si l'on peut surpasser ce qui a été donné jusqu'à ce jour.

Les deux numéros les plus remarquables ont été l'ouverture du "Songe d'une nuit d'été" de Mendelssohn et, dans la seconde partie, l'ouverture de concert, de J. B. Jérôme. Ces deux morceaux ont provoqué l'enthousiasme de l'assistance, qui les a salués par des salves d'applaudissements.

Ces concerts ont décidément pris une large place dans la vie élégante et intellectuelle de Montréal. Il faut nous féliciter de ce résultat qui a des conséquences aussi bienfaisantes que multiples, et surtout féliciter nos compatriotes qui paraissent si bien déterminés à ne pas se laisser dépasser en assiduité et en goût par nos concitoyens anglais.

* * *

Une autre manifestation musicale a eu lieu mercredi dernier. C'est le concert donné par le professeur bien connu, M. J. J. Goulet, assisté du trio Haydn, de la société chorale et de quelques artistes aussi connus que distingués.

L'espace nous manquant pour apprécier comme il conviendrait ce délicieux concert, nous nous

bornons à reproduire le programme dont la seule composition est assez éloquent pour donner une idée de ce qu'a été cette fête musicale.

1^{er} PARTIE

1. TRIO—Op 99.....F. Schubert
 - (a) Andante.
 - (b) Allegro.

TRIO HAYDN — MM. J. J. GOULET, J. B. DUBOIS,
E. LAVIGNE.

2. CHANT—With Verdure Clad.....Haydn
MAD. U. P. BOUCHER.

3. VIOLON SOLO—Concerto Op 31.....
[H. Vieuxtemps

(a) Adagio Religioso.

(b) Allegro Finale.

J. J. GOULET.

4. CHORUS.

(a) InvocationE. Soubre

(b) La Retraite.....De Billy

SOCIÉTÉ CHORALE DU PROF. GOULET.

5. VIOLONCELLE SOLO.

Concerto Op 33.....C. Saint-Saens
J. B. DUBOIS

2^e PARTIE.

6. TRIO.

(a) Barcarolle op 2.....G. Fabre

(b) Scherzo op 99.....F. Schubert

TRIO HAYDN.

7. CHANT.—L'Été.....Chaminade
MAD. U. P. BOUCHER.

8. VIOLON SOLO.—Fantaisie..... P. Sarasate
J. J. GOULET.

9. CHŒUR.—L'Hymne aux Drapeaux De Lan'oy
SOCIÉTÉ CHORALE DU PROF. GOULET.

God Save the Queen.

REMY.

Il n'y en a qu'un

Aux personnes faibles de constitution, certains remèdes préconisés contre le rhume sont plus nuisibles qu'utiles. Il n'y a que le BAUME RHUMAL, le célèbre spécifique français, qui puisse les guérir du rhume, sans les incommoder ou les fatiguer. 25cts. la bouteille, dans toutes les pharmacies et épiceries.

LES PREDICATEURS D'AUTREFOIS ET D'AUJOURD'HUI

Dans la *Nouvelle Revue* du 15 mars, M. Victor du Bled étudie avec une agréable érudition l'éloquence de la chaire française. Laisant de côté les grands maîtres du genre sur lesquels tout ou à peu près a été dit, il s'applique à faire revivre certains prédicateurs trop oubliés, et, pour nous les faire bien connaître, recourt à l'anecdote plutôt qu'à la démonstration.—Nous détachons de l'article le passage suivant, qui intéressera nos lecteurs en ce temps de carême.

Il y eut, en plein XVII^e siècle, un réveil passager de la prédication burlesque, attesté par le prodigieux succès du petit Père André, qui fut le Maillard, le Minot de la Régence et de la Fronde, le successeur des Valladier, des Garasse. Il y tâchait si peu cependant que quand il avait dit des gaillardises, il se donnait la discipline, menant une vie très austère et n'ayant aucune considération pour le monde, mais disant les vérités qui ont renvoyé des évêques dans leurs diocèses, et fait rougir plus d'une coquette.

Un jour, comme la reine Anne d'Autriche arrivait à son sermon déjà commencé, il lui dit pour tout compliment : "Soyez la bienvenue, madame, nous n'en mettrons pas plus grand pot-au-feu." Et il poursuivit son discours, sans le recommencer, comme l'exigeait l'étiquette. Un prédicateur contemporain, le Père Ollivier, célèbre par ses coups de boutoir, interpella en ces termes une retardataire : "Eh bien, madame, nous avons pris un peu longuement notre chocolat ?" La dame, malgré son esprit, fut un instant démontée : mais elle reprit son sang-froid et, tout en s'asseyant, repartit : "Oui, mon Père, avec un petit croissant." Le Père Ollivier, comme le Père André, franchit quelquefois la limite qui sépare le genre familier et le genre macaronique.

Ce dernier prêcha en un couvent de carmes sur l'église desquels le tonnerre était tombé sans en blesser un seul " Ah ! dit-il, regardez quelle bénédiction de Dieu ! Si le tonnerre fût tombé sur la cuisine, il n'en eût pas réchappé un. ", Il ne ménageait pas davantage les jésuites et leur servit ce compliment dans une de leurs chapelles : " Le christianisme est comme une grande salade, les nations en sont les herbes, le sel les docteurs,

le vinaigre les macérations et l'huile les bons Père Jésuites. Y a-t-il rien de plus doux qu'un bon Père jésuite ? Allez à confesse à un autre, il vous dira : " Vous êtes damné si vous continuez. ", Un jésuite adoucira tout. Puis l'huile, pour peu qu'il en tombe sur un habit, s'y étend et fait insensiblement une grande tache; mettez un bon Père jésuite dans une province, elle en sera bientôt toute pleine. ", Les jésuites s'étant plaints à lui-même, il répondit : " J'en suis bien fâché, mes Pères, mais je me suis laissé emporter; dans quelques jours, c'est la fête de notre saint Augustin ; venez prêcher chez nous, et dites tout ce qu'il vous plaira, je ne m'en fâcherai point. ",

A la fête de la Madeleine, il se mit à décrire les galants de cette illustre pécheresse, et il les habilla à la mode : " Enfin, ajoute-t-il, ils étaient faits comme ces *deux grands veaux* que voilà devant ma chaire." Tout le monde se leva pour jorgner deux petits maîtres qui, eux, se gardèrent bien de broncher. Tandis qu'il pérorait contre les fautes de cette sainte, il lui échappa une nouvelle boutade : " J'en vois là-bas une toute semblable à la Madeleine ; mais, parce qu'elle ne s'amende point, je la veux noter et lui jeter mon mouchoir à la tête." En même temps il prend son mouchoir et fait mine de le lancer. Toutes les femmes baissèrent la tête. " Ah ! s'exclame-t-il, je croyais qu'il n'y en eût qu'une, et en voilà plus d'un cent." Il remarqua encore qu'il y avait des *Madelains* aussi bien que des Madeleines. " Notre Père saint Augustin a été longtemps un grand Madelain."

J'en passe, et des meilleures, et surtout des plus salées.

VICTOR DU BLEDE.

PIEMONTE CONTRE ITALIE

L'Italie, à cette heure, se dit tout haut ce que peut-être depuis longtemps elle pensait tout bas : c'est que l'instrument auquel elle a confié l'application des principes de sa révolution et de son unité nationale était un instrument faussé.

Il suffit, pour se rendre compte de cette vérité, d'évoquer d'une part les grands Italiens, poètes, écrivains, artistes, martyrs, héros, qui, au nom de la justice et de l'humanité, au nom du droit,

au nom du devoir qui incombe à chaque citoyen de chasser l'étranger de son sol, ont combattu les dynasties bourbonniennes et les autrichiens, et, d'autre part, en face d'eux de placer les caporaux qui ont nom Charles-Albert, Victor-Emanuel, Humbert 1er.

La légende : "ceci tuera cela", viendrait d'elle-même à l'esprit.

Les grandes villes italiennes libérées, duchés ou royaumes, ayant chassé leurs tyrans, c'était l'Italie héritière de ses républiques, de sa Renaissance, de son art, de sa culture raffinée, de ses traditions grecques et chrétiennes.

Le Piémont, c'était l'une des provinces de l'ancien empire romain avec un proconsul qui veut occuper ses légions, fragment de cet empire devenu barbare avec un roitelet, qui ambitionnait de jouer un rôle dans les grandes guerres avec ses soldats.

L'entrée du roi Humbert de Savoie dans la triplice, sa passion des armements outranciers, dépassant la mesure des ressources de son royaume, c'est la logique des traditions piémontaises en quête d'aventures, c'est l'illogisme des traditions italiennes n'abandonnant les lettres, les arts, les discours, la politique d'ambitieuses intrigues que pour les belles défenses du sol.

Le roi Humbert n'a jamais rêvé l'Italie une que comme un Piémont agrandi. Il donnerait tous les chefs-d'œuvre artistiques pour un régiment d'Alpins ou pour un cuirassé.

Quels sont les pays qu'il honore le plus, auxquels il fait le plus de sacrifices ? L'Allemagne militaire, l'Angleterre, reine des flottes. Il n'a jamais rêvé que victoires, et sa guerre coloniale était sa préparation à de plus grandes conquêtes. Cette guerre est son œuvre personnelle, c'est la réalisation toujours poursuivie du cri : " En avant, Savoie ! " Humbert 1er s'est toujours attaché à ses ministres en raison de leur complicité dans sa passion de la triplice et des conquêtes coloniales. Crispi, qu'il craignait, qu'il aimait peu, lui est devenu cher le jour où il s'est fait bismarckien, triplicien, guillaumesque et érythréen.

Au début de la guerre abyssienne, il s'élevait de toutes parts en Italie, sauf à la cour, dans le monde politique et dans ce milieu des grandes affaires qui trafique des fournitures militaires et de leur transport, des protestations. Le sentiment

était très développé, très exprimé, très répété, que cette guerre abyssienne était injuste, qu'on allait faire en Afrique ce que les Autrichiens avaient fait en Italie,

Ce sentiment très élevée existait, j'en réponde, je le sais, et le gouvernement du roi Humbert a fait l'impossible pour l'étouffer. Les Abyssins dans tous les journaux officiels et officieux, ont été dépeints comme des bêtes féroces. On a ainsi engagé la sensibilité du pays, puis les défaites sont venues qui ont exité le point d'honneur.

Ce qui se réveille aujourd'hui en Italie, chez les femmes, c'est encore ce sentiment que la guerre abyssienne est injuste, qu'il est inutile d'y envoyer tuer ses enfants. Celles-là même qui arrachent les rails pour empêcher les soldats de partir donneraient, comme la mère de Cairoli, le sang de leur fils à la patrie.

Le roi Humbert est un Piémontais comme Guillaume II est un Prussien. Il ne voit, je le répète, dans l'unité, que son royaume agrandi ; il ne peut conduire l'Italie, inconsciemment, qu'à sa ruine et à sa perte ; il ne peut comprendre qu'elle ne risque pas son existence même, n'eût-elle qu'une chance sur mille, pour venger sa défaite.

Notre intérêt à nous, contre l'Italie triplicienne, serait qu'elle continuât la guerre en Afrique, épuisant ainsi irrémédiablement un membre de la triplice.

L'Abyssinie est un grand pays qui a sa civilisation retardée, mais progressive. Elle est digne d'entrer en rapport avec l'Europe civilisée et chrétienne, puisqu'elle est elle-même chrétienne, et civilisée.

La mission Atchinoff avait ce but d'ouvrir grandes les voies aux relations des orthodoxes et des Abyssins. M. Crispi, par M. Mariani, cousin de M. Floquet, a fait bombarder cette mission. Si l'homme malfaisant, l'homme fatal n'avait pas entravé les projets de pénétration pacifique de l'Abyssinie, combien de contribuables italiens auraient encore leurs ressources, combien de mères italiennes auraient encore leurs fils !

JULIETTE ADAM.

La demande augmente

Il est facile de se convaincre que le BAUME RHUMAL n'a pas de rival à redouter pour la cure radicale de la toux, de la bronchite, des maux de gorge, de la grippe et de ses suites, de la coqueluche, etc. Tous ceux qui en ont fait usage ont été guéris. La demande augmente sans cesse et son prix n'a pas changé. 25cts la bouteille. En vente partout.

LE POÈTE PAUL VERLAINE

Mr. Fr. Paulhan fait paraître dans la *Nouvelle Revue* du 15 mars un article qu'il faut lire sur le poète récemment disparu : Paul Verlaine. Ce poète rare pourra être étudié plus à fond peut-être ; il ne sera jamais mieux compris, mieux senti, plus équitablement et plus affectueusement jugé.

Verlaine a librement innové, sans souci d'aucune bienséance littéraire, autant par ses procédés psychologiques, si je puis dire, que par l'allure de sa versification. A considérer l'ensemble de son œuvre, j'y trouve deux caractères, non pas absolument nouveaux, mais singulièrement transformés par lui, et dont l'un eut une rapide fortune,—au moins quant à son nom—l'impressionnisme et le symboliste.

Continuellement les impressions extérieures assaillent l'esprit de Verlaine, y pénètrent et s'y fixent. Il les reçoit telles quelles, elles l'intéressent par elles-mêmes, et son imagination se joue à les rapprocher. Il se laisse absorber par l'impression du moment, comme par le sentiment qui vient de naître, et plus tard, il nous donne ses impressions, comme il les a senties, s'en prendre garde à les relier. Et il en résulte une certaine obscurité pour le lecteur non averti, surtout s'il est habitué à une exposition régulière et suivie. On dirait que ses impressions les plus ténues ont une vie propre : elles ne s'ordonnent pas, mais se joignent çà et là brusquement ou se séparent au hasard des circonstances ou de leurs caprices. Des heurts singuliers, des lacunes, des rapprochements imprévus en résultent, et, bien souvent tout cela est exquis.

Le sentiment, l'imagination, les procédés, tout conspire à faire de l'œuvre de Verlaine un joyau exquis et rare. Assurément l'ampleur et la puissance lui firent défaut et son inspiration resta intimement personnelle. Quand il sortit de lui-même, il s'égara. Son domaine est étroit.

Mais il y reste le maître. Nul n'a su faire résonner au plus intime de l'âme, avec autant de délicatesse et d'intensité, des émotions attendries et douces, tremblantes et profondes. Sa poésie de rêve et de frisson, qui inquiète et engourdit à la fois, reste sans doute unique.

Je n'en méconnais pas les périls. Mais est-il une œuvre d'art digne de ce nom qui ne puisse

être dangereuse ? L'art est un breuvage capiteux, enivrant, capable d'exalter ou de dissoudre l'âme selon sa force, selon la dose et le moment. S'y complaire réellement est peut-être toujours courir un risque. Mais de quelle chose humaine n'en pourrions-nous dire autant ? Sans doute, ce n'est pas absolument au hasard qu'un art dérivé de celui de Verlaine fut qualifié de "décadent." Il n'est pas à souhaiter que son inspiration dirige la poésie de demain, ni surtout que l'initiation en devienne une mode. Mais si d'autres ont parcouru de plus larges espaces ou nous ont élevé plus haut au-dessus de l'humanité, leur œuvre répondait-elle à tout, et ne restait-il pas de douleurs à enchanter, d'aspirations intimes à caresser ? Et si Verlaine l'a fait, si par des chants nouveaux il a, lui aussi, " bercé la misère humaine," si dans son domaine moins vaste ou moins haut, il est roi comme d'illustres devanciers, s'il a su montrer une fois de plus que les "règles" ne prévalent point contre l'inspiration, s'il a élargi à son tour, bien plus que presque tous ceux qui l'ont précédé, la voie par laquelle doit passer l'idée, n'est-ce pas assez pour que sa part soit des meilleures, en somme, et que lui faut-il de plus pour être, malgré les défaillances de toute sorte, un grand poète ?

FR. PAULHAN.

LES TRAVAILLEURS DE LA MER ET LES ŒUVRES DE MER

En étudiant l'ensemble des secours médicaux qui doivent être organisés pour les pêcheurs de Terre-Neuve, on se rend compte que cet ensemble doit se composer de trois choses :

1o Donner aux bateaux de pêche un coffre à médicaments avec une instruction médicale écrite pour que les capitaines puissent distribuer à leurs hommes les secours médicaux les plus urgents ;

2o Expliquer aux capitaines, avant leur départ, leur coffre à médicaments, leur enseigner comment on panse une blessure, comment on rappelle à la vie un noyé, etc. ;

3o Faire croiser sur le banc un bateau-hôpital pour soigner et panser les pêcheurs souffrants, pour prendre à bord et hospitaliser les pêcheurs malades dont l'état exige l'intervention constante du médecin.

Nous sommes heureux d'annoncer, et c'est là le but de cette note, que la question est tranchée et réglée à l'heure actuelle, Un bateau-hôpital, avec un médecin à bord muni de toutes les ressources d'un hôpital flottant, croisera sur le banc de Terre-Neuve pendant la saison de pêche de 1896 qui va s'ouvrir au mois de mars.

L'honneur de cette création en revient à la Société des *Œuvres de mer* qui a organisé ce moyen puissant, mais dispendieux, d'assistance, et aux généreux souscripteurs qui ont donné à l'œuvre les moyens de réaliser son projet.

M. Normand, l'éminent ingénieur du Havre, vice-président de la Société, a tracé les lignes générales de ce premier bateau-hôpital, le *Saint-Pierre*, qui portera le numéro 1.

Le *Saint-Pierre* est un superbe trois-mâts-goélette de 37 mètres de long.

Il a toute l'élégance d'un yacht, bien que construit avec une solidité qui lui permettra de braver les cruels assauts de ces mers tourmentées.

Tout le centre du bâtiment, sur une surface de 110 mètres carrés, est consacré au service des marins pêcheurs et des malades.

Un hôpital de six lits en occupe la partie avant; à la partie arrière se trouve une salle de réunion où, au besoin, on pourrait installer jusqu'à vingt lits.

Le *Saint-Pierre* partira pour Terre-Neuve vers la fin de mars.

On remarquera que la Société a courageusement donné à son bateau-hôpital, le *Saint-Pierre*, le numéro 1.

Après les pêcheurs de Terre-Neuve, viendront, l'année prochaine, espérons-le, les pêcheurs d'Islande et les pêcheurs de la mer du Nord.

Nous aurons alors, comme en Angleterre, notre flottille de bateaux-hôpitaux.

Dr BONNAFY,

Médecin en chef de la marine.

FEUILLETON

ROME

PAR

EMILE ZOLA

II

On le disait maintenant irréconciliable, exigeant de l'Italie la reddition de Rome, bien qu'autrefois il eût fait des avances au Quirinal. Dans sa furieuse passion d'être le pape de demain, il sautait d'une opinion à une autre, se donnait mille peines pour conquérir des gens qu'il lâchait ensuite. Deux fois déjà, il s'était fâché avec Léon XIII, puis avait cru politique de faire sa soumission. La vérité était que, candidat presque avoué à la papauté, il s'usait par son continuel effort, trempant dans trop de choses, remuant trop de monde.

Mais Pierre n'avait vu en lui que le préfet de la congrégation de l'Index; et une idée seule l'émotionnait, celle que cet homme allait décider du sort de son livre. Aussi, lorsque le cardinal eut disparu et que l'abbé Paparelli fut retourné dans la deuxième antichambre, ne put-il s'empêcher de demander à don Vigilio :

—Leurs Eminences le cardinal Sanguinetti et le cardinal Boccanera sont très liées ?

Un sourire pinça les lèvres du secrétaire, pendant que ses yeux flambaient d'une ironie dont il n'était plus maître.

—Oh ! très liées, non, non . . . Elles se voient, quand elles ne peuvent pas faire autrement.

Et il expliqua qu'on avait des égards pour la haute naissance du cardinal Boccanera, de sorte qu'on se réunissait volontiers chez lui, lorsqu'une affaire grave se présentait, comme ce jour-là précisément, nécessitant une entrevue, en dehors des séances habituelles. Le cardinal Sanguinetti était le fils d'un petit médecin de Viterbe.

—Non, non ! Leurs Eminences ne sont pas liées du tout . . . Quand on n'a ni les mêmes idées, ni le même caractère, il est bien difficile de s'entendre. Et surtout quand on se gêne !

Il avait dit cela plus bas, comme à lui-même, avec son sourire mince. D'ailleurs, Pierre écoutait à peine, tout à sa préoccupation personnelle.

—Peut-être bien est-ce pour une affaire de l'Index qu'ils sont réunis ? demanda-t-il.

Don Vigilio devait savoir le motif de la réunion. Mais il se contenta de répondre que, pour une affaire de l'Index, la réunion aurait eu lieu chez le préfet de la congrégation. Et Pierre cédant à son impatience, en fut réduit à lui poser une question directe.

—Mon affaire à moi, l'affaire de mon livre, vous la connaissez, n'est-ce pas ? Puisque Son Eminence fait partie de la congrégation, et que les dossiers vous

passent par les mains, vous pourriez peut-être me donner quelque utile renseignement. Je ne sais rien, et j'ai une telle hâte de savoir !

Du coup, don Vigilio fut repris de son inquiétude effarée. Il bégaya d'abord, disant qu'il n'avait pas vu le dossier, ce qui était vrai.

—Je vous assure, aucune pièce ne nous est encore parvenue, j'ignore absolument tout.

Puis, comme le prêtre allait insister, il lui fit signe de se taire, il se remit à écrire, jetant des regards furtifs vers la deuxième anti-chambre, craignant sans doute que l'abbé Paparelli n'écût. Décidément, il avait parlé beaucoup trop. Et il se rapetissait à sa table, fondu, disparu dans son coin d'ombre.

Alors, Pierre revint à sa rêverie, envahi de nouveau par tout cet inconnu qui l'entourait, par la tristesse ancienne et ensommeillée des choses. D'interminables minutes durent s'écouler, il était près de onze heures. Et un bruit de porte, un bruit de voix l'éveilla enfin. Il s'inclina respectueusement devant le cardinal Sanguinetti, qui s'en allait en compagnie d'un autre cardinal, très maigre, très grand, avec une figure grise et longue d'ascète. Mais ni l'un ni l'autre ne parut même apercevoir ce simple petit prêtre étranger, incliné ainsi sur leur passage. Ils causaient haut, familièrement.

—Ah ! oui, le vent descend, il a fait plus chaud qu'hier.

—C'est à coup sûr du siroco pour demain.

Le silence retomba, solennel, dans la grande pièce obscure. Don Vigilio écrivait toujours, sans qu'on entendît le petit bruit de sa plume sur le dur papier jaunâtre. Il y eut un léger tintement de sonnette fêlée. Et l'abbé Paparelli accourut de la deuxième antichambre, disparut un instant dans la salle du trône, puis revint appeler d'un signe Pierre, qu'il annonça d'une voix légère.

—Monsieur l'abbé Pierre Froment.

La salle, très grande, était une ruine, elle aussi. Sous l'admirable plafond de bois sculpté et doré, les tentures rouges des murs, une brocatelle à grandes palmes, s'en allaient en lambeaux. On avait fait quelques reprises, mais l'usure moirait de tons pâles la pourpre sombre de la soie, autrefois d'un faste éclatant. La curiosité de la pièce était l'ancien trône, le fauteuil de soie rouge où prenait place jadis le Saint-Père, quand il rendait visite au cardinal. Un dais, également de soie rouge, le surmontait, sous lequel se trouvait accroché le portrait du pape régnant. Et, selon la règle, le fauteuil était retourné contre le mur, pour indiquer que personne ne devait s'y asseoir. D'ailleurs, il n'y avait pour tout mobilier, dans la vaste salle, que des canapés, des fauteuils, des chaises, et une merveilleuse table Louis XIV, de bois doré, à dessus de mosaïque, représentant l'enlèvement d'Europe.

Mais Pierre ne vit d'abord que le cardinal Boccarena debout près d'une autre table, qui lui servait de bureau. Dans sa simple soutane noire, lisérée et boutonée de rouge, celui-ci plus grand et plus fier encore que sur son portrait, dans son costume de cérémonie. C'étaient bien les cheveux blancs en boucles, la face longue, coupée de large plis, au nez fort et aux lèvres minces ; et c'étaient les yeux ardents éclairant la face

pâle, sous les épais sourcils restés noirs. Seulement, le portrait ne donnait pas la souveraine et tranquille foi qui se dégageait de cette haute figure, une certitude totale de savoir où était la vérité, et une absolue volonté de s'y tenir à jamais.

Boccarena n'avait pas bougé, regardant fixement de son regard noir, s'avancer le visiteur ; et le prêtre, qui connaissait le cérémonial, s'agenouilla, baisa la grosse émeraude qu'il portait au doigt. Mais, tout de suite, le cardinal le releva.

—Mon cher fils, soyez le bienvenu chez nous. . . . Ma nièce m'a parlé de votre personne avec tant de sympathie, que je suis heureux de vous recevoir.

Il s'était assis près de la table, sans lui dire encore de prendre lui-même une chaise, et il continuait à l'examiner, en parlant d'une voix lente, fort polie.

—C'est hier matin que vous êtes arrivé, et bien fatigué, n'est-ce pas ?

—Votre Eminence est trop bonne. . . . Oui, brisé, autant d'émotion que de fatigue. Ce voyage pour moi est si grave !

Le cardinal sembla ne pas vouloir entamer des les premiers mots la question sérieuse.

—Sans doute, il y a tout de même loin de Paris à Rome. Aujourd'hui, ça se fait assez rapidement. Mais jadis, quel voyage interminable !

Sa parole se ralentit.

—Je suis allé à Paris une seule fois, oh ! il y a longtemps, cinquante ans bientôt, et pour y passer une semaine à peine. . . . Une grande et belle ville, oui, oui ! beaucoup de monde dans les rues, des gens très bien élevés, un peuple qui a fait des choses admirables. On ne peut l'oublier, même dans les tristes heures actuelles, la France a été la fille aînée de l'Eglise. . . . Depuis cet unique voyage, je n'ai pas quitté Rome.

Et, d'un geste de tranquille dédain, il acheva sa pensée. A quoi bon des courses au pays du doute et de la rébellion ? Est-ce que Rome ne suffisait pas, Rome qui gouvernait le monde, la ville qui, aux temps prédits, devait redevenir la capitale du monde ?

Pierre, muet, évoquant en lui le prince violent et batailleur d'autrefois, réduit à porter cette simple soutane, le trouva beau, dans son orgueilleuse conviction que Rome se suffisait à elle-même. Mais cette obstination d'ignorance, cette volonté de ne tenir comptes des autres nations que pour les traiter en vassales, l'inquiétèrent, lorsque, par un retour sur lui-même, il songea au motif qui l'amenait. Et, comme le silence s'était fait, il crut devoir rentrer en matière par un hommage.

—Avant toute autre démarche, j'ai voulu mettre mon respect aux pieds de Votre Eminence, car c'est en elle seule que j'espère, c'est elle que je supplie de vouloir bien me conseiller et me diriger.

De la main, alors, Boccarena l'invita à s'asseoir sur une chaise, en face de lui.

—Certainement, mon cher fils, je ne vous refuse pas mes conseils. Je les dois à tout chrétien désireux de bien faire. Vous auriez tort, seulement, de compter sur mon influence : elle est nulle. Je vis complètement à l'écart, je ne puis et veux rien demander. . . . Voyons, cela ne va pas nous empêcher de causer un peu.

Il continua, aborda très franchement la question,

sans ruse aucune, en esprit absolu et vaillant qui ne redoute pas les responsabilités.

—N'est-ce pas ? vous avez écrit un livre, *la Rome nouvelle*, je crois, et vous venez pour défendre ce livre, qui est déferé à la congrégation de l'Index. Moi, je ne l'ai pas encore lu. Vous comprenez que je ne puis tout lire. Je lis seulement les œuvres que m'envoie la congrégation, dont je fais partie depuis l'an dernier, et encore je me contente souvent du rapport que rédige pour moi mon secrétaire... Mais ma nièce Benedetta a lu votre livre, et elle m'a dit qu'il ne manquait pas d'intérêt, qu'il l'avait d'abord un peu étonnée et beaucoup émue ensuite... Je vous promets donc de le parcourir, d'en étudier les passages incriminés avec le plus grand soin.

Pierre saisit l'occasion, pour commencer à plaider sa cause. Et il pensa que le mieux était d'indiquer ses références, à Paris.

—Votre Eminence comprend ma stupeur, quand j'ai su qu'on poursuivait mon livre... Monsieur le vicomte Philibert de la Choue, qui veut bien me témoigner quelque amitié, ne cesse de répéter qu'un livre pareil vaut au Saint-Siège la meilleure des armées.

—Oh ! de la Choue, de la Choue, répéta le cardinal avec une moue de bienveillant dédain, je n'ignore pas que de la Choue croit être un bon catholique... Il est un peu notre parent, vous le savez, et quand il descend au palais, je le vois volontiers, à la condition de ne pas causer de certains sujets, sur lesquels nous ne pourrions jamais nous entendre... Mais enfin le catholicisme de ce distingué et bon de la Choue, avec ses corporations, ses cercles d'ouvriers, sa démocratie débarbouillée et son vague socialisme, ce n'est en somme que de la littérature.

Ce mot frappa Pierre, car il en sentit toute l'ironie méprisante, dont lui-même se trouvait atteint. Aussi s'empressa-t-il de nommer son autre répondant, qu'il pensait d'une autorité indiscutable.

—Son Eminence le cardinal Bergerot a bien voulu donner à mon œuvre son approbation.

Du coup, le visage de Bocanera changea brusquement. Ce ne fut plus le blâme railleur, la pitié que soulève l'acte inconsidéré d'un enfant, destiné à un avortement certain. Une flamme de colère alluma les yeux sombres, une volonté de combat durcit la face entière.

—Sans doute, reprit-il lentement, le cardinal Bergerot a une réputation de grande piété en France. Nous le connaissons peu, à Rome. Personnellement, je l'ai vu une seule fois, quand il est venu pour le chapeau. Et je ne me permettrais pas de le juger, si dernièrement, ses écrits et ses actes n'avaient contristé mon âme. Je ne suis malheureusement pas le seul, vous ne trouverez ici, dans le Sacré Collège, personne qui l'approuve.

Il s'arrêta, puis se prononça, d'une voix nette.

—Le cardinal Bergerot est un révolutionnaire.

Cette fois, la surprise de Pierre le rendit un instant muet. Un révolutionnaire, grand Dieu ! ce pasteur d'âmes si doux, d'une charité inépuisable, dont le rêve était que Jésus redescendit sur la terre, pour faire régner enfin la justice la paix ! Les mots n'avaient donc pas la même signification partout, et dans quel-

le religion tombait-il, pour que la religion des pauvres et des souffrants devint une passion condamnable, simplement insurrectionnelle ?

Sans pouvoir comprendre encore, il sentit l'impolitesse et l'inutilité d'une discussion, il n'eut plus que le désir de raconter son livre, de l'expliquer et de l'innocenter. Mais, dès les premiers mots, le cardinal l'empêcha de poursuivre.

—Non, non, mon cher fils. Cela nous prendrait trop de temps, et je veux lire les passages... Du reste il est une règle absolue : tout livre est pernicieux et condamnable qui touche à la foi. Votre livre est-il profondément respectueux du dogme ?

—Je le pense, et j'affirme à Votre Eminence que je n'ai pas entendu faire une œuvre de négation.

—C'est bon, je pourrai être avec vous, si cela est vrai... Seulement, dans le cas contraire, je n'aurais qu'un conseil à vous donner, retirer vous-même votre œuvre, la condamner et la détruire, sans attendre qu'une décision de l'Index vous y force. Quiconque a produit le scandale, doit le supprimer et l'expier, en coupant dans sa propre chair. Un prêtre n'a pas d'autre devoir que l'humilité et l'obéissance, l'anéantissement complet de son être, dans la volonté souveraine de l'Eglise. Et même pourquoi écrire ? car il y a déjà de la révolte à exprimer une opinion à soi, c'est une tentation du diable qui vous met la plume à la main. Pourquoi courir le risque de se damner en cédant à l'orgueil de l'intelligence et de la domination ? Votre livre, mon cher fils, c'est encore de la littérature, de la littérature !

Ce mot revenait avec un mépris tel, que Pierre sentit toute la détresse des pauvres pages d'apôtre qu'il avait écrites, tombant sous les yeux de ce prince devenu un saint. Il l'écoutait, il le regardait grandir pris d'une peur et d'une admiration croissantes.

—Ah ! la foi, mon cher fils, la foi totale, désintéressée, qui croit pour l'unique bonheur de croire. ! Quel repos, lorsqu'on s'incline devant les mystères, sans chercher à les pénétrer, avec la conviction tranquille qu'en les acceptant on possède enfin le certain et le définitif ! N'est-ce pas la plus complète satisfaction intellectuelle, cette satisfaction que donne le divin contemplant la raison, la disciplinane et la coublant, à ce point qu'elle est comme remplie et désormais sans désir ? En dehors de l'explication de l'inconnu par le divin, il n'y a pas, pour l'homme, de paix durable possible. Il faut mettre en Dieu la vérité et la justice, si l'on veut qu'elles règnent sur cette terre. Quiconque ne croit pas est un champ de bataille livré à tous les désastres. C'est la foi seule qui délivre et apaise.

Et Pierre resta silencieux un instant, devant cette grande figure qui se dressait. A Lourdes, il n'avait vu que l'humanité souffrante se ruer à la guérison du corps et à la consolation de l'âme. Ici, c'était le croyant intellectuel, l'esprit qui a besoin de certitude, qui se satisfait, en goûtant la haute jouissance de ne plus douter. Jamais encore, il n'avait entendu un tel cri de joie, à vivre dans l'obéissance, sans inquiétude sur le lendemain de la mort. Il savait que Bocanera avait eu une jeunesse un peu vive, avec des crises de sensualité où flambait le sang rouge des ancêtres ; et il s'émerveillait de la majesté calme que la foi avait fini par mettre chez cet homme de race si violente,

dont l'orgueil était resté l'unique passion.

— Pourtant, se hasarda-t-il à dire enfin, très doucement, si la foi demeure essentielle, immuable, les formes changent... D'heure en heure, tout évolue, le monde change.

— Mais ce n'est pas vrai ! s'écria le cardinal, le monde est immobile, à jamais... Il piétine, il s'égare, s'engage dans les plus abominables voies ; et il faut, continuellement, qu'on le ramène au droit chemin. Voilà le vrai... Est-ce que le monde, pour que les promesses du Christ s'accomplissent, ne doit pas revenir au point de départ, à l'innocence première ? Est-ce que la fin des temps n'est pas fixée au jour triomphal où les hommes seront en possession de toute la vérité, apportée par l'Évangile ?... Non, non ! la vérité est dans le passé, c'est toujours au passé qu'il faut s'en tenir, si l'on ne veut pas se perdre. Ces belles nouveautés, ces miracles du fameux progrès, ne sont que les pièges de l'éternelle perdition. A quoi bon chercher davantage, courir sans cesse des risques d'erreur, puisque la vérité, depuis dix-huit siècles, est connue ?... La vérité, mais elle est dans le catholicisme apostolique et romain, tel que l'a créé la longue suite des générations ! Quelle folie de le vouloir changer, lorsque tant de grands esprits, tant d'âmes pieuses en ont fait le plus admirable des monuments, l'instrument unique de l'ordre en ce monde et du salut dans l'autre !

Pierre ne protesta plus, le cœur serré, car il ne pouvait douter maintenant qu'il avait depuis lui un adversaire implacable de ses idées les plus chères. Il s'inclinait, respectueux, glacé en sentant passer sur sa face un petit souffle, le vent lointain qui apportait le froid mortel des tombeaux ; tandis que le cardinal, debout, redressant sa haute taille, continuait de sa voix tête, toute sonnante de fier courage :

Et si, comme ses ennemis le prétendent, le catholicisme est frappé à mort, il doit mourir debout, dans son intégralité glorieuse... Vous entendez bien, monsieur l'abbé, pas une concession, pas un abandon, pas une lâcheté ! Il est tel qu'il est, et il ne saurait être autrement. La certitude divine, la vérité totale est sans modification possible ; et la moindre pierre enlevée à l'édifice, n'est jamais qu'une cause d'ébranlement... N'est-ce pas évident, d'ailleurs ? On ne sauve pas les vieilles maisons, dans lesquelles on met la pioche, sous prétexte de les réparer. On ne fait qu'augmenter les lézardes. S'il était vrai que Rome menaçât de tomber en poudre, tous les raccommodages, tous les replâtrages n'auraient pour résultat que de hâter l'inévitable catastrophe. Et, au lieu de la mort grande, immobile, ce serait la plus misérable des agonies, la fin d'un lâche qui se débat et demande grâce... Moi, j'attends. Je suis convaincu que ce sont là d'affreux mensonges, que le catholicisme n'a jamais été plus solide, qu'il puise son éternité dans l'unique source de vie. Mais, le soir où le ciel croulerait, je serais ici, au milieu de ces vieux murs qui s'émiettent, sous ces vieux plafonds dont les vers mangent les poutres, et c'est debout, devant les décombres, que je finirais, en récitant mon *Credo* une dernière fois.

Sa voix s'était ralentie, envahie d'une tristesse hautaine, pendant que, d'un geste large, il indiquait l'antique palais, autour de lui, désert et muet, dont la vie se retirait un peu chaque jour. Était-ce donc un invo-

lontaire pressentiment, le petit souffle froid, venu des ruines, qui l'effleurait, lui aussi ? Tout l'abandon des vastes salles s'en trouvait expliqué, les tentures de soie en lambeaux, les armoires pâlies par la poussière, le chapeau rouge que les mites dévorèrent. Et cela était d'une grandeur désespérée et superbe, ce prince et ce cardinal, ce catholique intransigeant, retiré ainsi dans l'ombre croissante du passé, bravant d'un cœur de soldat l'inévitable écroulement de l'ancien monde.

Saisi, Pierre allait prendre congé, lorsqu'une petite porte s'ouvrit dans la tenture. Boccanera eut une brusque impatience.

— Quoi ? qu'y a-t-il ! Ne peut-on me laisser un instant tranquille !

Mais l'abbé Paparelli, le caudataire, gras et doux, entra quand même sans s'émotionner le moins du monde. Il s'approcha, vint murmurer une phrase, très bas, à l'oreille du cardinal, qui s'était calmé à sa vue.

— Quel vicaire ?... Ah ! oui, Santobono, le vicaire de Frascati. Je sais... Dites que je ne puis pas le recevoir maintenant.

De sa voix menue, Paparelli recommença à parler bas. Des mots pourtant s'entendaient : une affaire pressée, le vicaire était forcé de repartir, il n'avait à dire qu'une parole. Et, sans attendre un consentement, il introduisit le visiteur, son protégé, qu'il avait laissé derrière la petite porte. Puis, lui-même disparut, avec la tranquillité d'un subalterne qui, dans sa situation infime, se sait tout-puissant.

Pierre, qu'on oubliait, vit entrer un grand diable de prêtre, taillé à coups de serpe, un fils de paysan, encore près de la terre. Il avait de grands pieds, des mains noueuses, une face couturée et tannée, que des yeux noirs, très vifs, éclairaient. Robuste encore, pour ses quarante-cinq ans, il ressemblait un peu à un bandit déguisé, la barbe mal faite, la soutane trop large sur ses gros os saillants. Mais la physionomie restait fière, sans rien de bas. Et il portait un petit panier d'osier, que des feuilles de figuier recouvraient soigneusement.

Tout de suite, Santobone fléchit les genoux, baisa l'anneau, mais d'un geste rapide, de simple politesse usuelle. Puis, avec la familiarité respectueuse du menu peuple pour les grands.

— Je demande pardon à Votre Eminence révérendissime d'avoir insisté. Du monde attendait, et je n'aurais pas été reçu, si mon ancien camarade Paparelli n'avait eu l'idée de me faire passer par cette porte. Oh ! j'ai à solliciter de votre Eminence un si grand service, un vrai service de cœur !... Mais, d'abord, qu'elle me permette de lui offrir un petit cadeau.

Boccanera l'écoutait gravement. Il l'avait beaucoup connu autrefois, lorsqu'il allait passer les étés à Frascati, dans la villa princière que la famille y possédait, une habitation reconstruite au seizième siècle, un merveilleux parc dont la terrasse célèbre donnait sur la campagne romaine, immense et nue comme la mer. Cette villa était aujourd'hui vendue, et, sur des vignes, échues en partage à Benedetta, le comte Prada, avant l'instance en divorce, avait commencé à faire bâtir tout un quartier neuf de petites maisons de plaisance. Autrefois, le cardinal ne dédaignait pas, pendant ses promenades à pied, d'entrer se repo-

ser un instant chez Santobono, qui desservait, en dehors de la ville, une antique chapelle consacrée à Sainte-Marie des Champs et le prêtre occupait là, contre cette chapelle, une sorte de masure à demi ruinée, dont le charme était un jardin clos de murs, qu'il cultivait lui-même, avec une passion de vrai paysan.

— Comme tous les ans, reprit-il en posant le panier sur la table, j'ai voulu que Votre Eminence goûtât mes figues. Ce sont les premières de la saison que j'ai cueillies pour elle ce matin. Elle les aimait tant quand elle daignait les venir manger sur l'arbre ! et elle voulait bien me dire qu'il n'y avait pas de figuier au monde pour en produire de pareilles.

Le cardinal ne put s'empêcher de sourire. Il adorait les figues, et c'était vrai, le figuier de Santobono était réputé dans le pays entier.

— Merci, mon cher abbé, vous vous souvenez de mes petits défauts. Voyons que puis-je faire pour vous ?

Il était tout de suite redevenu grave, car il y avait entre lui et le vicaire d'anciennes discussions, des façons de voir contraires qui le fâchaient. Santobono, né à Nemi, en plein pays farouche, d'une famille violente dont l'aîné était mort d'un coup de couteau, avait professé de tout temps des idées ardemment patriotiques. On racontait qu'il avait failli prendre les armes avec Garibaldi ; et, le jour où les italiens étaient entrés dans Rome, on n'avait pu l'empêcher de planter sur son toit l'unité italienne. C'était son rêve passionné, Rome maîtresse du monde, lorsque le pape et le roi, après s'être embrassés, feraient cause commune. Pour le cardinal, il y avait là un révolutionnaire dangereux, un prêtre renégat mettant le catholicisme en péril.

— Oh ! ce que Votre Eminence peut faire pour moi, ce qu'elle peut faire, si elle le daigne, répétait Santobono d'une voix brûlante, en joignant ses grosses mains noueuses.

Puis, se ravissant :

— Est-ce que Son Eminence le cardinal Sanguinetti n'a pas dit un mot de mon affaire à Votre Eminence révérendissime ?

— Non, le cardinal m'a simplement prévenu de votre visite, en me disant que vous aviez quelque chose à me demander.

Et Boccanera, le visage assombri, attendit avec une sévérité plus grande. Il n'ignorait pas que le prêtre était devenu le client de Sanguinetti, depuis que ce dernier, nommé évêque suburbicain, passait à Frascati des semaines entières. Tout cardinal, candidat à la papauté, a de la sorte, dans son ombre, des familiers infimes qui jouent l'ambition de leur vie sur son élection possible et s'il est pape un jour, si eux-mêmes l'aident à le devenir, ils entreront à sa suite dans la grande famille pontificale. On raconte que Sanguinetti avait déjà tiré Santobono d'une mauvaise histoire, un enfant maraudeur que celui-ci avait surpris en train d'escalader son mur, et qui était mort des suites d'une correction trop rude. Mais, à la louange du prêtre, il fallait pourtant ajouter que, dans son dévouement fanatique au cardinal, il entretenait surtout l'espoir qu'il serait le pape attendu, le pape destiné à faire de l'Italie la grande nation souveraine.

— Eh bien ! voici mon malheur... Votre Eminence connaît mon frère Agostino, qui a été pendant deux ans jardinier chez elle, à la villa. Certainement, c'est un garçon très gentil, très doux, dont jamais personne n'a eu à se plaindre. Alors, on ne peut pas s'expliquer de quelle façon il lui est arrivé un accident, il a tué un homme d'un coup de couteau, à Genzano, un soir qu'il se promenait dans la rue... J'en suis tout à fait contrarié, je donnerais volontiers deux doigts de ma main, pour le tirer de prison. Et j'ai pensé que Votre Eminence ne me refuserait pas un certificat disant qu'elle a eu Agostino chez elle et qu'elle a été toujours très contente de son bon caractère.

Nettement, le cardinal protesta.

— Je n'ai pas été content du tout d'Agostino. Il était d'une violence folle, et j'ai dû justement le congédier parce qu'il était constamment en querelle avec les autres domestiques.

— Oh ! que Votre Eminence me chagrine, en me racontant cela ? C'est donc vrai que le caractère de mon pauvre petit Agostino s'était gâté ! Mais il y a moyen de faire les choses, n'est-ce pas ? Vous pouvez me donner un certificat tout de même, en arrangeant les phrases. Cela produirait un si bon effet, un certificat de Votre Eminence devant la justice !

— Oui, sans doute, reprit Boccanera, je comprends. Mais je ne donnerai pas de certificat.

— Eh quoi ! Votre Eminence révérendissime refuse !

— Absolument !... Je sais que vous êtes un prêtre d'une moralité parfaite, que vous remplissez votre saint ministère avec zèle et que vous seriez un homme tout à fait recommandable, sans vos idées politiques. Seulement, votre affection fraternelle vous égare, je ne puis mentir pour vous être agréable.

Santobono le regardait, stupéfié, ne comprenant pas qu'un prince, un cardinal tout-puissant s'arrêtât à des scrupules si pauvres, lorsqu'il s'agissait d'un coup de couteau, l'affaire la plus banale, la plus fréquente, en ces pays encore sauvage des Châteaux romains.

— Mentir, mentir, murmura-t-il, ce n'est pas mentir que de dire le bon uniquement, quand il y en a, et tout de même Agostino a du bon. Dans un certificat, ça dépend des phrases qu'on écrit.

Il s'entêtait à cet arrangement, il ne lui entrait pas dans la tête qu'on pût refuser de convaincre la justice par une ingénieuse façon de présenter les choses. Puis quand il fut certain qu'il n'obtiendrait rien, il eut un geste désespéré, sa face terreuse prit une expression de violente rancune, tandis que ses yeux noirs flambaient de colère contenue.

— Bien ! bien ! chacun voit la vérité à sa manière, je vais retourner dire ça à Son Eminence révérendissime de ne pas m'en vouloir, si je l'ai dérangé inutilement. Peut-être que les figues ne sont pas très mures ; mais je me permettrai d'en apporter un panier encore, vers la fin de la saison, lorsqu'elles sont tout à fait bonnes et sucrées... Mille grâces et mille bonheurs à Votre Eminence révérendissime... .

(A suivre.)

"LE SUN"



Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

Siege Social, Montreal.

ROBERTSON MACAULAY, Président. ||
Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président. ||

..... || T. B. MACAULAY, Secrétaire.
..... || IRA B. THAYER, Sur't. des Agences.

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1894 a jusqu'à maintenant, été plus satisfaisante et avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

Une Autre Raison.

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait pendant de longues années, été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

O. Leger,



GERANT DU DÉPARTEMENT FRANÇAIS

POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTRÉAL.

Papier de Toilette ...

Enrouleaux et en paquets de 5c à 10c.

- "HOUSEHOLD" 400 feuilles brochés, 5c. le paquet.
 "PILGRIM" 600 feuilles brochées, 10c. le paquet, \$1 la doz.
 "REGINA" 1000 feuilles brochées, 15c. le paquet, \$1.50 la doz.
 "CRESCENT" Rouleaux Hygiéniques perforés, 10c. le rouleau,
 \$1.00 la douzaine.

CES MARQUES SONT LES MEILLEURES MAIS NOUS EN AVONS DE
 ... TOUTES SORTES. ...

DEMANDEZ DES ECHANTILLONS.

MORTON, PHILLIPS & CIE,

Montreal

'North British & Mercantile'

CIE D'ASSURANCE
 CONTRE LE FEU
 ET SUR LA VIE

Capital.....	\$15,000,000
Fonds Investis.....	53,053,710
Fonds Investis en Canada....	5,200,000
Revenu Annuel.....	12,500,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.,

Directeurs Ordinaires. — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de
 Montreal ; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Épargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses
 assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés.

Bureau Principal en Canada :

78 St.-François-Xavier, Montréal.

Téléphone Bell No. 310.

GUSTAVE FAUTEUX,

AGENT POUR MONTRÉAL
 ET LES ENVIRONS.

Imprimé par la Compagnie d'Imprimerie
 Commercial, (limitée), et publié par Aris-
 tido Filintrault au No. 30 rue St-Gabriel,
 Montréal.

BURROUGHS & BURROUGHS
 AVOCATS

Chambres 613 et 614, Bâtisse de la New
 York Life, 11 Place d'Armes, Montréal

Téléphone 1521

S. S. Burroughs

W. Herbert Burroughs

Arthur GLOBENSKY,
 AVOCAT.

1586½ Rue NOTRE-DAME

J. A. DROUIN,
 AVOCAT

Bâtisse de la New York Life, 11 Place
 d'Armes, Chambres 315 et 316.
 Téléphone 2243



For information and free Handbook write to
 MUNN & CO., 361 Broadway, New York.
 Oldest bureau for securing patents in America.
 Every patent taken out by us is brought before
 the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the
 world. Splendidly illustrated. No intelligent
 man should be without it. Weekly, \$3.00 a
 year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO.,
 PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.

JACQ. VANPOUCKE

PROFESSEUR DE

Clarinete et de Solfège

221—RUE CRAIG—221

POUR RELIER LES FASCICULES

"NAPOLEON"

Nous avons fait faire une étampe toute spéciale ; ceux
 qui ont l'intention de faire relier leurs fascicules feraient
 bien de venir voir un échantillon de notre reliure à nos
 bureaux, ou demander notre agent qui trait le leur
 montrer.

JOHN LOVELL & SON,

25 Rue St. Nicolas.